

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vermont

Thérèse Masson

Volume 5, numéro 3 (27), mai-juin 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Masson, T. (1963). Vermont. *Liberté*, 5(3), 242-244.

Vermont

C'était le crépuscule. J'arrivais pieds nus dans la boue du chemin, savourant la fraîcheur et l'odeur de la forêt après une pluie abondante. Elle était venue soudain. Un orage comme on en a l'habitude dans les montagnes du Vermont. Tout est calme, serein et brusquement le tonnerre éclate, les nuages s'amoncellent et la pluie tombe à torrents.

Au sortir de la forêt, la route débouche sur un pré vert qui domine une vallée où s'étalent de petites fermes bien cultivées, des champs, des pâturages, des érablières. L'horizon est coupé de montagnes sombres et ondulantes, comme des ours énormes faisant le gros dos.

La vue de ce pré m'éblouit. A la lumière de la journée tombante, il était lumineux et luxuriant comme une forêt tropicale. Les rouges, les bleus, les ocres poussaient, étoffaient le vert et lui donnaient des tonalités chatoyantes. De toute ma vie je n'avais vu tant de verts: des verts pâles, des verts sombres, des verts enfumés, des verts estompés, des verts éclatants, des verts givrés, des verts flamboyants, des verts frais, des verts clairs, des verts hésitants, des verts veloutés, des verts légers, des verts cramoisis, des verts ocres, des verts bleus, des verts noirs, des verts jaunis, bleuis, reverdis... Ce foisonnement de verdure me grisait. Je demeurai là, les pieds dans la boue, la tête chavirée. Il me semblait sentir toute cette végétation grandir, pousser autour de moi. Je croyais entendre le craquements des bourgeons et des branches sous la poussée de la sève. Pourtant, c'était la fin de l'été. Les plantes et les fleurs avaient atteint leur maturité, ou presque. Je restai longtemps sur la route. Les ruisseaux grondaient et envahissaient les fossés, puis débordaient sur le chemin. Mais la nuit était proche. Bientôt les couleurs s'estompèrent et lentement, sous la pluie qui recommençait à tomber, je retournai à la maison, emportant avec moi cette vision.

— ...“Je croyais t'aimer, mais je me trompais. Maintenant je sais. Je dois partir. Je n'y peux rien. C'est ainsi!”

Comment peut-on mentir et se mentir à soi-même pendant des années? Cela se peut-il?

Oui, je sais, tous les liens qui nous rattachent, mais parfois il faut briser les liens. Toi aussi, un jour, tu en briseras.

Etait-ce possible? Tout s'écroulait sous mes pieds... Tu ne dis rien?

“Non, que veux-tu que je dise?”

Une angoisse grandissante me prenait à la gorge, qui me paralysait et m'empêchait de parler, de penser, sinon au pré verdoyant, à cette vision lumineuse à laquelle je me raccrochais comme un marin désespéré au phare lointain.

— “Sois forte, tu t'en remettras.”

Et je pensais: Est-ce que la branche cassée par la tempête repousse?

— “Si tu veux, je passerai la nuit ici, près de toi?”

— “Non, pars à l'instant. Je rentrerai à la ville plus tard. J'ai besoin de penser.

Je demeurai seule dans la maison isolée. Je me retrouvai une fois de plus au milieu de ce pré vert et mouillé. Les fougères détrempées me collaient aux jambes et les petits arbustes m'éclaboussaient au moindre mouvement. Des bestioles gluantes frôlaient mes pieds. Non! Il fallait chasser cette pensée de ma mémoire ou je risquais de gâcher ma vision. Ce souvenir enchanteur m'était précieux et il me fallait le conserver. Je contrôlais difficilement mon esprit. Des relents de vieilles rancoeurs et d'angoisse se mêlaient à d'autres sentiments plus récents. Rien n'était plus clair.

J'allai à la fenêtre. C'était maintenant la nuit. La forêt m'apparut noire et menaçante. Le vent hurlait. Les arbres gémissaient. Des bruits étranges envahissaient la maison. Je courais de fenêtre en fenêtre et, chaque fois, la clairière et les abords de la forêt, d'habitude si familiers, me parurent étrangers et incertains. A l'intérieur, je sursautais en m'approchant des objets que je ne reconnaissais plus. La maison se peupla de ricanements hargneux et narquois. La nuit fut longue à mourir.

Puis le jour vint: un petit matin gris, ouateux, triste. La brume, accrochée aux montagnes, étouffait la maison sous son manteau blanchâtre. Un soleil pâle parut enfin, faisant éclater

la brume en millions de gouttelettes de rosées. De temps à autre, des nuages passaient qui assombrissaient toute la campagne. Soudain, l'orage revint comme un soupir de soulagement. La maison en fut toute secouée. Le tonnerre fracassait l'air. Le ciel déchiré laissait voir les éclats d'une lumière froide et trop brillante. Les ruisseaux grondants débordèrent encore une fois sur le chemin. La boue gicla sous la pluie. Les fleurs de la plate-bande se brisèrent, s'effeuillèrent, épuisées, leurs corolles toutes éclaboussées de boue. Une branche maîtresse du gros érable s'écrasa au travers de la route. On n'y pourrait plus passer. Une partie de la terrasse fraîchement ensemencée s'affaissa avec un bruit sourd et des rigoles s'y précipitèrent, emportant la semence et mille bestioles noyées par le torrent.

Aussi soudainement qu'il était apparu, l'orage disparut au-delà des montagnes, faisant place à une fin de jour lumineuse. J'ouvris la porte. L'air frais me frappa au visage. Je tirai avec grand peine la branche qui barrait la route. Il fallait partir avant que le ruisseau toujours grossissant n'emporte le pont. Je rentrai fermer les volets. Dans la maison toute assombrie, je choisis une robe verte pour le retour à la ville.

Thérèse MASSON